L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI MATIN, 28 OCTOBRE 1854.

Imprimé et publié par
G. F. WEISSE & Comp.
Editeurs-Propriétaires :
G. F. WEISSE. N. DUFOUR.
E. DUVERGER. S. HARRY.
N° 82, RUE DE CHARTRES.

NOUVELLE-ORLEANS :
SAMEDI MATIN, 28 OCTOBRE.

CONGRES DIPLOMATIQUE A BALE.

Aux dernières dates, cinq ou six ministres américains se trouvaient à Paris. Nous les avons nommés l'autre jour : ce sont MM. Dudley Mann, sous-secrétaire d'Etat, P. Soulé, ministre à Madrid, Cass, chargé d'affaires à Rome, Daniels, ministre à Turin, O'Sullivan, ministre à Lisbonne, et A. Belmont, ministre à La Haye, sans compter les nombreux de la légation américaine à Paris. On attendait en outre M. Buchanan, ambassadeur des Etats-Unis à Londres, avec son premier secrétaire, M. Sickle.

Des personnages diplomatiques ne se sont pas réunis fortuitement. Ils devaient se rendre à Bâle pour conférer sur de graves questions. Il s'agirait, selon un journal de Paris, de délibérer dans ce Congrès sur la politique américaine en général et sur les affaires d'Espagne en particulier.

Nous chercherons vainement à nous rendre compte de la pensée du président. Si quelques uns de nos ministres en Europe se réunissent en Congrès, il est évident qu'ils obéissent à un ordre de leur gouvernement. Mais pourquoi cette conférence ? Pourquoi ces délibérations qui ne sauraient avoir d'autre résultat que d'inquiéter les cabinets de l'Ancien-Monde ? M. Pierre a-t-il besoin d'être éclairé sur la situation ? Pense-t-il que le ministre en particulier peut lui faire part de ses observations, et ce n'est pas en tenant un meeting au-fond de la Suisse que nos diplomates acquerront eux-mêmes de nouvelles lumières. Ils pourraient d'ailleurs correspondre, échanger des notes, s'instruire mutuellement.

Mais on moyen aussi simple n'est pas du goût du président. Il lui a fallu un petit coup de théâtre. Il a voulu, pour fixer sur lui l'attention du monde, que nos ministres poussent en Europe. Ils étaient en effet relégués dans l'obscurité et il était urgent de les en tirer. Malheureusement, comme nous le disons plus haut, cette mise en scène est de nature à inquiéter les cabinets européens. Puisque nous ne voulons pas qu'ils s'immiscent dans nos affaires, tâchons au moins de ne pas nous mêler ouvertement des leurs. Or, le Congrès de Bâle, quel que soit le but de sa convocation, ressemble terriblement à un commencement d'intervention indirecte. Délibérons chez nous sur les affaires de l'ancien monde, mais ne transportons pas Washington à Bâle. La Suisse ne doit pas être une succursale de l'Union.

Nous serions curieux d'assister aux conférences de nos ministres ? Quelles questions débattront-ils ? Vont-ils délibérer sur l'attitude qu'il conviendrait aux Etats-Unis de prendre en Europe dans les circonstances actuelles ? Mais s'ils commettent cette imprudence ils autoriseront les gouvernements européens à intervenir à leur tour dans les affaires du continent nord-américain. Se proposent-ils seulement de s'entendre sur la question espagnole ? Il nous semble difficile que M. Buchanan qui comme ministre réside à Londres, M. Daniels à Turin, M. Cass à Rome, M. O'Sullivan à Lisbonne, et M. Belmont à La Haye, se sachent sur cette question autant que M. Soulé qui nous représente à Madrid. La discussion n'apportera donc pas de nouvelles lumières, et M. Soulé ne pourra qu'établir nettement la situation. Il s'agit peut-être d'une résolution à prendre. Mais c'est à Washington que l'on doit adopter un parti quelconque et non à Bâle.

Tous les actes de M. Pierce trahissent sa parfaite nullité et sa flagrante incapacité. Sa conduite dans l'affaire du *Black Warrior* sera une des plus tristes pages de l'histoire de sa déplorable administration. Il a commencé, comme nous les hommes faibles, par la menace, pour aboutir à une recaleade. Il a cédé à la décence et à la crainte d'agir, il aime mieux aux doute laisser à un congrès de diplomates la responsabilité d'une solution. Esprit timide et irrésolu, il demande conseil à des hommes dont les renseignements doivent être moins complets que les siens, et qui pourraient à leur tour l'engager dans une voie funeste. N'était-il pas plus simple de se contenter des dépêches de M. Soulé et de laisser le lire de conduite du gouvernement sur les renseignements que ce ministre a dû fournir à Washington ?

Le congrès de Bale sera, selon toute probabilité, un véritable fiasco. L'assemblée ne pourra naturellement prendre aucune mesure définitive, et nous n'aurons gagné à la petite comédie que vont jouer au Suisse, peut-être malgré eux, quelques-uns de nos ministres, qu'une recrudescence de mauvais vouloir de la part de certaines gouvernements européens.

Si nous voulons que l'Ancien-Monde reste en dehors de nos affaires, sachons avec son tour ce que les autre part pourrait renseigner une intervention directe ou indirecte dans les questions européennes. Le rôle de nos représentants à l'étranger n'est pas de tenir des Congrès, mais de défendre nos intérêts dans les pays où ils sont accrédités. Que diriemons-nous si les ministres français ou anglais en Amérique se renfermaient dans une de nos villes ou dans un Etat voisin pour délibérer sur l'attitude à prendre vis-à-vis de l'Union ou d'une autre puissance américaine ? Nous soupçons serait bien vite éveillée et nous serions partis à voir dans cette réunion insolite l'intention, de la part de la puissance qui l'aurait convoquée, ainsi ses agens, de ne point observer à notre égard ou à l'égard de nos voisins, le principe tutélaire de non-intervention que nous cherchons à faire accepter à l'Europe.

Si nous ne nous trompons, l'assemblée diplomatique de Bâle est une faute qui pourra dans l'avenir avoir de graves conséquences, en ce qu'elle autorise les Etats européens à imiter sur ce continent l'exemple que nos ministres leur auront donné dans l'autre.

BULLETIN EUROPEEN.

Nos journaux européens apportés par l'*Africa* nous sont parvenus hier, le vingt-jusqu'au 7 octobre pour l'Angleterre, et jusqu'au 5 pour le continent. Notre correspondance parisienne est restée en arrière, nous la recevrons probablement aujourd'hui.

Le 5 on croyait encore à Londres, malgré l'absence d'avis officiels, à la prise de Sébastopol et le *Times* appréciait cet événement dans les termes suivants :

« Pendant tout un siècle la Crimée fut le point d'appui de la politique de la Russie dans le midi, la clef de voûte de l'arche qui allait des bords du Danube aux crêtes du Caucase. Sous cette protection, Odessa grandit en importance et en richesse. La mer Noire devint un lac russe, et les forces navales qui y travaillaient réunies n'attendaient que l'occasion et le signal de compléter la sujétion de la Turquie dans les eaux de la Méditerranée.

« La Crimée elle même était admirablement placée pour ces projets des czars dont nous offrirait il aujourd'hui le plus moyens de défense. Des plaines vastes et fertiles assuraient des provisions abondantes aux troupes, tandis que l'absence de population et de commerce faisaient de la Tauride une sorte de forteresse peu attrayante pour le voyageur et le commerçant. Tel était l'état des choses, il y a un quand soixante ans les prétentions de la Russie et quand nous cherchèmes l'endroit où l'on pouvait lui porter le coup le plus décisif. Des considérations suffisent pour démontrer que la Crimée était le point, si on ne que Sébastopol atteint, on serait paralysée et annihilé tous les moyens d'agression de la Russie au Orient.

« Mais la perte de cette puissante forteresse qui a coûté tant de millions et tant d'existences, la destruction de cette flotte qui a payé au bout de six mois à peine la désastreuse défaite et la capitulation de cette armée qui défiait l'Angleterre et la France, l'humiliation profonde de cet arrogant ennemi, le prince Menchikoff, qui pourra avant peu rentrer à Cronstadt, tout tantinople, qui il ajoutait une des menace d'invasion et de guerre, la déconfiture de toutes ces tentatives extraordinaires, tant de duplicité dévoilée, tant d'ambition chétive, tout cela se constitue que les partie inoidentes et transitoires de la catastrophe. A un point de vue plus élevé, cet événement va bien au delà de la défaite d'une armée, de la perte d'une province et du désastre d'une escadre.

« Pour la première fois, depuis que la Russie a pris rang dans les affaires de l'Europe, elle a été vu combattre dans sa politique par la France et l'Angleterre réunies, et immédiatement elle a vu ses projets renversés. L'empereur Nicolas est le premier souverain de sa maison qui ait vu abaisser le rang de son empire, et accepter par l'étranger une de ses provinces.

« Le prestige de ses ressources s'évanouit rapidement. Ses dépenses, qu'on disait la rivale des Indes aux mêmes, s'y grossiraient tout-à-coup, par ignorance de l'esprit réel en Europe et la crainte de blesser les oreilles d'un autocrate par le rude langage de la vérité. Sa flotte n'a jamais pu s'aventurer au-delà de la portée de ses batteries. Ses armées n'ont jamais tenu la campagne dans aucune bataille depuis l'invention de la guerre, si ce n'est contre les faibles serfs turcs en Asie; même ses forteresses qui semblaient éternelles ne sont rendues en quelques jours, et un seul effort pour prendre une forteresse semble a échoué.

« Après cette série de déaillations, que restera-t-il de prestige politique et militaire à la Russie ? On aura dit, il est vrai, que l'empereur a assez les ressources d'un territoire inaccessible et d'une volonté indomptable, et qu'il peut se retirer dans son steppe pour sauvegarder quelque peu entre Moscou et Kazan, le palladium de sa dynastie.

« Mais est-ce là le rôle d'une grande puissance européenne ? Abandonner des frontières qu'il ne peut défendre, puis se vanter d'une sombre persévérance, quand ses propres armes se renfrogné contre lui ! Ou si ses propres frontières peuvent être impunément assaillies, comment pourra-t-il protéger ces contre étrangères qui ont impudemment prétéré se protéger au respect de ses propres sujets. Une coertionne de Nord ne cédé toujours pas comprendre que leur bleu avait des pieds d'argile, malgré sa tête d'airain, et le pourrons apprendre encore que la même force qui a frappé ce coup dans le Midi peut en frapper un pareil dans le Nord.

« La rapidité effrayante, la force écrasante, les effets de cette vaisseau paraissent lui donner le caractère d'un jugement divin, et ces appréhendé à la justice éternelle, qui est aujourd'hui ou plus tard, sera sûrement et infailliblement cette guerre, qui est sans doute. Nous comptons que nous, favorisés par toutes ces circonstances, nous trouverons dans cette victoire la force d'exercer l'autorité d'une grande nation dans un noble but pour le progrès de la civilisation, la défense de la liberté, et la consolidation de ces liens de confiance et de concorde qui nous unissent avec toutes les nations, sauf une seule, dans l'ouvers. Alliée à la France, par les mêmes efforts et les mêmes triomphes, les incidents de cette guerre ont déjà augmenté grandement la confiance mutuelle et le respect des deux nations qui viennent de montrer qu'elles sont les plus puissantes du monde, et sonne la double impression de l'enthousiasme de succès et les regrets de nos pertes, pas un homme en Angleterre n'hésitera à supporter un sacrifice qui a assuré à la politique et à l'union des puissances occidentales ces grands et durables résultats. »

On lit dans le *Constitutionnel* à propos de la bataille de l'Alma :

« On a vu, par la dépêche du maréchal Saint-Arnaud, avec quelle impétuosité avait été enlevée la position de l'Alma.

« On donne, d'après des informations particulières, quelques détails sur cette importante affaire. Les Russes avaient tenu bon pendant plusieurs heures ; ils avaient même obtenu un avantage sur les Anglais dans une charge de cavalerie, lorsque nos zouaves, accompagnés par leurs drapeaux, ont repris le dessus.

« Pendant ce temps, les retranchements russes étaient enlevés à la baïonnette, et la déroute des Russes serait devenue un sauve-qui-peut.

« Mais cette victoire n'aurait pas été obtenue sans que nous nous eprouvé des pertes considérables. On raconte aujourd'hui que le général de brigade Thomas, tout récemment élevé à ce grade. On ajoute que général Canrobert a reçu une légère blessure et que le prince Napoléon a eu un cheval tué sous lui.

« Des dépêches reçues à Londres et une dépêche expédiée de Vienne aujourd'hui même nous apprennent qu'après un repos d'un jour, une seconde affaire non moins sanglante que la première a eu lieu le 22 au passage de la Katcha, à deux lieues au sud de l'Alma. La encore, les Russes avaient établi des retranchements qu'ils ont vigoureusement défendus; mais les troupes alliées, secondées par le feu de quelques navires qui ont pu s'approcher de la côte, ont triomphé de tous les obstacles. Les Russes, vivement pressés, n'auraient pu défendre le passage de Bulbuck, et ils auraient été rejetés sur la ligne de défense établie en avant du fort de Kaffa.

Une correspondance particulière de Bucharest, en date du 26 septembre, parmi d'autres détails très intéressants sur la situation des choses a cette date, dans les Principautés, confirme que lord Raglan, ayant demandé à Omer-Pacha d'opérer une diversion en Bessarabie, le commandant en chef de l'armée turque a donné des ordres pour faire avancer ses troupes dans cette direction, et que déjà le mouvement est commencé. Toutefois, on ne croyait pas qu'Omer-Pacha hasardât une rencontre générale contre les Russes en Bessarabie ; on pensait que le prudent général se bornerait à harceler l'ennemi, pour l'empêcher de se porter au secours des troupes russes en Crimée.

Une dépêche télégraphique annonce que les Autrichiens sont entrés en Moldavie le 3 octobre. Cette province est complétement évacuée par les Russes.

Une dépêche de Hambourg confirme que les bâtiments de l'escadre française en route pour rentrer en France ont reçu contre-ordre, ce qui donne une nouvelle consistance au bruit d'après lequel une opération serait encore tentée avant la fin de la campagne contre un point quelconque du littoral russe de la Baltique ou de la Finlande. Mais ici chaque jour de retard rend les opérations plus difficiles et partant moins vraisemblables.

On lit dans le *Sun* du 3 octobre :

« Nous recevons de Paris une lettre émanant d'une haute autorité, dans laquelle on lit :

« J'apprends qu'une attaque contre Cronstadt est sérieusement projetée pour le moment actuel. Le général Niel, commandant de génie, qui s'est distingué dans la Baltique par la direction du siège de Bomarsund, a déclaré personnellement à l'empereur, qu'il croyait l'attaque praticable cette année. Ce fait a été communiqué à l'amirauté anglaise et j'ai des raisons de croire que le commandant de l'amiral l'aseval Deschenes, déjà annoncé, présage une entreprise plus sérieuse qu'un sacrifice inutile d'hommes, à Revel.

« L'empereur d'Autriche a chargé M. le baron Hubner de faire porter à S. M. l'empereur des Français ses sincères félicitations du brillant succès de ses armes en Crimée, et d'ajouter qu'il s'associe de grand cœur à toutes les espérances qu'a y rattachent.

« Les nouvelles d'Espagne sont loin d'être rassurantes. Les progressistes démocrates gagnent, dit-on, tous les jours du terrain. Espartero est très découragé, surtout depuis qu'on l'a fait manquer à sa parole envers le parti avancé, par le départ de la reine Marie-Christine. Les dernières dépêches annoncaient la découverte d'un comité républicain à Malaga et l'exil prononcé de nouveau contre l'infant don Enrique, duc de Seville, accusé d'être dans le mouvement républicain.

S'il faut en croire les assertions du journal français de La Haye, l'*Ami national*, la correspondance échangée entre le gouvernement des Pays-Bas et la légation des Etats-Unis à La Haye au sujet de la demande d'indemnité de capitaine Gibbon, serait loin d'être close. On sait que ce capitaine, d'un navire américain a été arrêté et condamné à Batavia comme coupable d'avoir excité à la révolte les chefs indigènes des possessions hollandaises dans l'Archipel de la Sonde ; puis, s'étant évadé de sa prison, il parvint à se faire remettre par l'entremise de la légation américaine en Hollande le dossier des procès-verbaux de culpabilité, et il refuse de le restituer. Parmi ces pièces qui, au dire du gouvernement hollandais, ne lui auraient été livrées que par l'erreur d'un employé, il s'en serait glissé plusieurs qui, d'après le journal que nous citons, compromettraient diverses personnes appartenant à l'administration néerlandaise aux Indes. Fort de la possession de ces pièces, M. Gibson revint en Europe et réclama du gouvernement des Pays-Bas une indemnité pour arrestation arbitraire et sa demande, repoussée par la Hollande, serait appuyée par la légation des Etats-Unis. L'affaire en est là.

CHRONIQUE LOCALE.

HOPITAL DES CONVALESCENTS—Voici le rapport de l'hôpital de Charité pour les six jours expirant hier, 27 du courant, à midi :

Admis..... 259
Renvoyés guéris..... 204
Décédés..... 55, dont 51 de fièvre jaune.

ENQUÊTES—Le coroner a tenu hier une enquête sur le corps de Mancisco Lauricella, Italien, qui est mort dans un saloon, jeudi dernier, à vingt milles au-dessus de la ville. Verdict : Mort du choléra. Le défunt avait 27 ans.

Premier District.

MORTAR—Le coroner a pratiqué hier la levée du corps de l'homme qui a été assassiné, jeudi soir, dans la rue Tchoupitoulas. M. J. D. Kentzel, qui assistait à l'enquête, a eu l'obligeance de nous communiquer les détails suivants que le jury a pu obtenir après quatorze heures de séance.

Le défunt, dont on ignore le nom, avait passé l'après-midi au café Tivoli, au coin des rues Tchoupitoulas et Delord et dans d'autres maisons du voisinage, il avait beaucoup bu et était ivre. Il rentra, à une heure avancée, dans le Tivoli coffee house, accompagné d'un individu pris de boisson, et d'un autre homme ; le aller-ont tous trois à la barre, de désaltérant, puis se séparèrent. A peine les trois compagnons de la victime étaient-ils sortis de l'établissement, qu'il en fut de "Au secours !" se fit entendre. Plusieurs personne accoururent, et un spectacle affreux se présenta à leurs regards : l'inconnu était étendu sur le trottoir, il avait un couteau dans le cœur, et il ne passait environ 10 heures. M. Kendall, ingénieur à bord du bateau à vapeur, a déclaré qu'il se trouvait à une encoignure, au lieu du crime, lorsqu'il aperçu trois hommes causant ensemble, l'un d'eux s'affaisse sur la banquette et les deux autres prirent la fuite. Le témoin traversa la rue et s'approchant de celui qui s'était affaissé, il le trouva inondé, vit ce dernier qui rendait le dernier soupir.

M. Smith était à l'encoignure, à une petite distance des trois individus. Il a en retourné chez lui et avait déjà fait quelques pas, lorsqu'il entendit du bruit ; il se retourna, vit deux hommes se battre et entendit un des hommes dire à l'autre : "Allons sous-sol." Celui qui a fait quelques pas, lorsqu'il entendit du bruit,